Île-de-France, Seine-Saint-Denis
Les Lilas
57 rue Romain-Rolland
Entrepôt commercial Victor Magis, puis atelier de literie et atelier de tapissier Eberlin (détruit après inventaire)

Machine à déchiqueter et à épurer mécaniquement : cardeuse

Références du dossier

Numéro de dossier : IM93000299
Date de l'enquête initiale : 2005
Date(s) de rédaction : 2005, 2022
Cadre de l'étude : patrimoine industriel
Degré d'étude : étudié

Désignation

Dénomination : machine à déchiqueter, machine à épurer mécaniquement
Précision sur la dénomination : cardeuse

Compléments de localisation

Milieu d'implantation : en ville
Emplacement dans l'édifice : atelier de literie

Historique

Cette machine, vraisemblablement construite au cours des années 1930, a été mise en place vers 1942 dans l'atelier de literie.

Période(s) principale(s) : 2e quart 20e siècle
Auteur(s) de l'oeuvre : inconnu auteur

Description

Ne possédant qu'un tambour cardant, armé de dents puissantes et peu nombreuses, cette machine est chargées d'ouvrir la matière. La laine était utilisée pour la réalisation des matelas, le crin animal pour la confection des bourrelets des sommiers tapissiers.

Eléments descriptifs

Catégorie(s) technique(s) : industrie textile
Eléments structurels, forme, fonctionnement : matériau d'origine animale, solide, produit brut

Matériaux : métal

Mesures :
h = 123 cm ; l = 118 cm ; la = 35 cm

État de conservation

hors état de marche (?)

Statut, intérêt et protection

La cardeuse de l'atelier de literie Eberlin demeure l'unique machine liée à la production inventoriée sur le territoire de la commune.

Intérêt de l'œuvre : à signaler
Statut de la propriété : propriété privée

Références documentaires

Documents d'archive

- **Témoignage de Mme Monique Navarro, née Eberlin, recueilli en 2005**
  Témoignage de Mme Monique Navarro, née Eberlin, recueilli en 2005 par Nicolas Pierrot
  voir retranscription en annexe.

Liens web

• Article en ligne : Nicolas Pierrot, “Architectures de la petite industrie urbaine : l’exemple des Lilas (Seine-Saint-Denis)”, In Situ, 8 | 2007. : https://doi.org/10.4000/insitu.3254

Annexe 1

Témoignage de Mme Monique Navarro recueilli en 2005

IA93000605 – Entrepôt commercial Victor Magis, puis atelier de literie et atelier de tapisserie Eberlin (détruit après inventaire)

Entretien avec Madame Monique Navarro, née Eberlin

Propriétaire

18 octobre 2005, Les Lilas, 57, rue Romain-Rolland

Nicolas Pierrot (NP), Région Île-de-France, service de l’Inventaire général du patrimoine culturel
NB : ont été ajoutées, entre crochets, les informations nécessaires à la compréhension de l’entretien
NP : Nous souhaiterions mieux connaître l’histoire de ces bâtiments, des activités qu’ils ont abrité, des hommes qui y ont travaillé ; celle des machines également, notamment cette intéressante cardeuse que vous nous avez montrée, dans l’atelier en appentis, sur le flanc est de la parcelle.
Monique Navarro : Mon grand-père, Henri Eberlin, était tapissier aux Lilas, 25, rue des Bruyères. Il n’a installé un dépôt de marchandises au 57, rue Romain-Rolland qu’à la fin des années 1930. J’ai téléphoné à mon frère [M. Gilbert Eberlin] hier et je lui ai dit : « est-ce que tu sais quand mon père a fait installer la cardeuse ? Est-ce qu’il l’a fait installer après [l’achat de 1946] ? ». Il m’a dit « je crois qu’elle a toujours été là ». Mais il n’a pas su me dire si c’était quand mon père a acheté, ou quand mon grand-père était locataire : parce que mon grand-père n’était locataire que de l’atelier, il n’était pas locataire du reste [maison, bâtiments sur la rue, et nouvel atelier construit après 1945].

NP : Henri Eberlin, tapisser, possédait donc un atelier 25, rue des Bruyères.
MN : Il avait l’atelier là-bas. D’ailleurs, ils étaient même deux tapissiers dans la cour : il y en avait aussi un autre qui s’appelait Bernard, si j’ai bonne mémoire.

NP : Votre grand-père s’est-il installé ici, pour travailler ou se loger ?
MN : Non. Quand j’étais gamine, pendant la guerre, quand mon père était prisonnier, mon grand-père avait son atelier 25, rue des Bruyères. Mais j’ai entendu dire, certainement par mon grand-père ou par un de mes oncles, qu’il louait cet endroit [atelier de la cardeuse] pour y entreposer de la marchandise. Georges (mon père [né en 1903]) achète en 1946. [Lecture d’un document retrouvé par Mme Navarro :] « 18 juin 1946. Office central de répartition

des produits industriels. Demande d'autorisation d'ouverture de compte de points. » Il est devenu acquéreur de la propriété le 1er avril 1946. [Autre document dernières échéances à payer auprès d'un administrateur de biens :] « Cabinet… administrateur d'immeuble »… « vous êtes propriétaire depuis le 1er avril 1946 », ancien propriétaire : « M. Grindorges. ».

NP : Ce document confirme que Georges Eberlin était locataire de l'atelier avant la guerre ; mais depuis quelle date ?
MN : Regardez ce papier : 27 mars 46, pour l'ouverture de l'électricité [« Contrat d'abonnement Est-Lumière]. Mais regardez derrière cette date : 12.11.1937. [cette date correspond au début de la location du bâtiment par Victor Magis ; la cession du droit au bail de ce dernier à Henri Eberlin date de 1942]. Donc mon père a acheté le tout lorsqu'il est revenu de prisonnier en 1945, et il a acheté le tout en 1946. Et voilà l'autorisation qu'il avait faite pour mon oncle [son frère Pierre Eberlin] pour construire l'atelier du fond : « Georges Eberlin »/« Ouverture d'un atelier artisanal de literie-tapisserie ». Je ne sais pas comment ils s'étaient arrangés.

NP : Quels étaient les clients de votre père ? A Paris, en banlieue ?
MN : Il avait des clients un peu partout. Je me souviens de mon père qui avait sa petite charrette, et quand il allait rapporter les matelas chez les voisins, cela ne rentrait pas dans la voiture… Il faudrait que je le recherche : j'avais un livre avec les adresses de ses clients : Mme untel, matelas, M. untel…

NP : Quelle était son activité exacte ?
MN : Il faisait de la rénovation, il faisait du neuf. Et mon oncle, lui, s'occupait de tapisserie : fauteuils, canapés. Enfin, ils se débrouillaient tous les deux, et quand mon père n'avait pas de matelas, il travaillait avec mon oncle, c'étaient deux frères, donc… Mais mon père, son rayon, c'était la literie : le sommer tapissier et le matelas en laine. Il travaillait pour les gens qui venaient : « M. Eberlin, j'ai un matelas… ». Pour des clients, mais pas pour des « gros trucs ».

NP : Combien d'ouvriers employait-il ?
MN : Mon père était tout seul. Mon oncle avait du personnel : mon frère [Gilbert Eberlin] a fait son apprentissage chez mon oncle. Des hommes et des femmes. Mon grand-père, quand il était rue des Bruyères, il y avait mon oncle, il y avait mon père avant la guerre, et je me souviens d'une ouvrière qui s'appelait Marie et… Et mon oncle au fond, il avait mon frère comme apprenti, son autre neveu comme apprenti, il devait avoir deux, trois, quatre personnes… Mon oncle lui s'occupait beaucoup de la clientèle, il ne mettait pas la main à la pâte, ou à alors très peu, il recherchait les clients. Mon cousin, qui est rue Esther Cuvier, poursuit l'activité [Pierre Eberlin].

NP : Quand votre père a-t-il arrêté son activité ?
MN : Il a dû arrêter à la fin des années 1970

NP : Comment le travail était-il organisé dans l'atelier.
MN : Je ne m'en souviens plus.

NP : On retrouve dans l'atelier affecté à la fabrication des matelas des ressors et des bois de fauteuils relevant de l'activité de tapisser. Comment l'expliquer ?
MN : Mon frère (tapissier aux Trois Quartiers) venait parfois pour lui faire un fauteuil, en plus de son travail. Mon frère se servait des ressorts. Les ressorts pouvaient servir également aux sommiers. Mais mon père m'avait fait mes fauteuils.

NP : Possédez-vous des photographies intérieures de l'ateliers.
MN : Non.

NP : Qui habitait la maison ?
MN : Elle était louée. Ils ont acheté en 1946, mais mes parents n'ont jamais habité là. Ils habitaient aux cités-jardins, qui n'existent plus : en face du lycée, à la place du centre où vont les personnes âgées.

NP : Les pavillons d'entrée étaient-ils habités ?
MN : A l'UDAC, ils s'appelaient « Malaisé » [orth. incertaine], le père, la mère et la fille. Ensuite, des couvreurs (et plombiers) ont pris les deux côtés. En 65, ils étaient encore là.

Illustrations

Vue d'ensemble de la machine.
IVR11_20059300660XA

Vue du tambour cardant.
IVR11_20059300662XA

Tablier automatique
d'amenage et tambour cardant.
IVR11_20059300664XA

Tambour cardant et
courroie de transmission.
IVR11_20059300666XA

Dossiers liés

Édifice : Entrepôt commercial Victor Magis, puis atelier de literie et atelier de tapissier Eberlin (détruit après inventaire) (IA93000605) Île-de-France, Seine-Saint-Denis, Les Lilas, 57 rue Romain-Rolland

Auteur(s) du dossier : Nicolas Pierrot
Copyright(s) : (c) Région Ile-de-France - Inventaire général du patrimoine culturel ; (c) Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis

Vue d'ensemble de la machine.

IVR11_20059300660XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation

Vue du tambour cardant.

IVR11_20059300662XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation

Tablier automatique d'amenage et tambour cardant.

IVR11_20059300664XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation

Tambour cardant et courroie de transmission.

IVR11_20059300666XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation